

## THEATRE

« Bajazet » de Racine

*Cris et chuchotements*

Eric Vigner a choisi le registre de la fascination et de la lenteur. Un climat, plus japonais que byzantin, sert d'écrin à cet or cruel qui coule de la bouche des acteurs comme une lave. Adieu héros ! Adieu prophètes ! Pas de tension fatale entre l'aristocratie et la tendresse, entre la nature et le vieux sublime, comme chez Corneille. Avec Racine, tous les anciens matériaux de la tragédie se coalisent pour devenir, dans la langue la plus neuve et la plus dépouillée qui soit, de la poésie pure en fusion.

Ses personnages ne sont qu'écrits, pas vécus : Roxane n'est qu'un nom et qu'une voix. Et le divin poète arrache un soupir miraculeux à ses lèvres de marbre. Tous parlent d'eux-mêmes comme d'un autre et, s'ils osent en se prononçant attenter au silence, c'est que, sans cela, sans l'alexandrin, la douleur serait insupportable. Dire n'est pas un remède. Racine ne guérit pas, il calme : une main fraîche sur un front brûlant.

Tout, dans le spectacle, concourt à préserver le mat et l'inerte afin que frémissent l'accent souverain de Racine : moins la passion, moins les affres, que la prémonition mathématique d'un malaise, l'éclat d'un amour où tout est fureur et mystère, moins la tragédie que la perte, l'abîme où prospère l'indéchiffrable, où luit parmi de noirs présages la flamme claire de la poésie, palpitante et funèbre.

Ayant préservé le chuchotement intime de la tragédie, fallait-il l'aggraver par des cris, des feulements, dans ce qui ressemble à une parodie du jeu vitézien ? Pourquoi avoir grimé le grand vizir Acomat (Jean Dautremay) comme M. Spock dans *Star Trek* et Roxane (la flamboyante Martine Chevallier) en sorcière androïde, comme s'ils étaient de vulgaires héros de BD ? Ces artifices sont en contradiction flagrante avec l'intégrisme affiché de la mise en scène.

Est-ce le plus grave ? Pauvre Jean Dautremay qui sombre dans l'acte II, scène 5, bafouille, cache sa confusion derrière un éventail tandis que sa partenaire lui souffle son texte ! On voit un satyre qui s'efforce en grimaçant d'arracher un son à la lyre d'Orphée. Plus tard, il récidive, plongeant l'auditoire dans la stupeur et ses camarades dans l'embarras. A ce degré-là, on ne peut pas parler d'une défaillance ou d'une panne : c'est une agression contre le maître racinien. A la Comédie-Française, quel gag !

Et, pourtant, Dautremay ne parvient pas totalement à rompre le charme : soupirs, plaintes, supplices, caresses. Eric Ruf est un étonnant Bajazet, enclin à subir sans ployer, avec une implacable douceur. Au près de lui, Isabelle Gardien, un peu trop saine dans *Atalide*, avec ses bonnes joues, a une voix soyeuse dont elle se sert à ravir. Ces deux-là, au moins, servent Racine avec humilité et ferveur tandis qu'un ressac amplifie l'indifférence d'un malheur éternel depuis la nuit des temps.

A la fin, l'immense dalle, qui offusquait le soleil, recouvre lentement la scène, qui n'était qu'un tombeau.

Frédéric FERNEY